
**Maurizio Perugi, *Saint Alexis, genèse de sa légende et de la Vie française. Révisions et nouvelles propositions accompagnées d'une nouvelle édition critique de la Vie*,
Genève, Droz, 2014**

Walter Meliga

Maurizio Perugi (éd.)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/14633>

DOI : 10.4000/peme.14633

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Walter Meliga, « Maurizio Perugi, *Saint Alexis, genèse de sa légende et de la Vie française. Révisions et nouvelles propositions accompagnées d'une nouvelle édition critique de la Vie*, Genève, Droz, 2014 », *Perspectives médiévales* [En ligne], 39 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/14633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.14633>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

Maurizio Perugi, *Saint Alexis, genèse de sa légende et de la Vie française. Révisions et nouvelles propositions accompagnées d'une nouvelle édition critique de la Vie*, Genève, Droz, 2014

Walter Meliga

Maurizio Perugi (éd.)

RÉFÉRENCE

Maurizio Perugi, *Saint Alexis, genèse de sa légende et de la Vie française. Révisions et nouvelles propositions accompagnées d'une nouvelle édition critique de la Vie*, Genève, Droz, 2014, 800 p. (« Publications romanes et françaises », CCLXII).

- 1 Nous sommes face à une étude admirable, imposante et difficile (même pour le lecteur, à peine soulagé par d'utiles résumés au début de chaque chapitre et parfois même par ceux des sous-chapitres) pour plusieurs raisons, étude qui se connecte à l'édition critique de la *Vie de saint Alexis* (= VSA) que Maurizio Perugi a publiée en 2000 (= Perugi 2000)¹ et à partir de laquelle représente une sorte de grande amplification historique selon plusieurs perspectives, pour finalement la faire terminer par une nouvelle édition critique du poème. Perugi lui-même résume, dans la *Préface*, les motivations et les objectifs de son travail : retracer l'histoire de la spiritualité de l'homme de Dieu dans les différents textes, à partir du contexte de la ville d'Edesse au v^e siècle, et ensuite d'Alexis ; définir les rapports qui relient la VSA au rythme latin *Pater Deus ingente* (= Rythme) ; expliquer la présence de la ville de Sis, qui remplace Edesse dans la VSA et le Rythme, question qui ne peut pas ne pas être approfondie, compte tenu de la notoriété

et de l'importance d'Edesse durant l'antiquité et dans l'Orient latin, et qui cependant va avoir des conséquences significatives pour la datation de la VSA.

- 2 Il s'agit, comme le dit Perugi lui-même (p. 13), d'une recherche qui concerne bien plus l'histoire tout court - et particulièrement celle de la réforme grégorienne et de la confrontation entre l'Église et l'Empire - ainsi que, pour certaines questions, la codicologie et la paléographie, l'hagiographie et l'histoire de la liturgie plutôt que la philologie et la critique textuelle de la VSA. Il en résulte des conséquences certainement très intéressantes et importantes, même si, pour la plupart, plutôt sur la « préhistoire » de la VSA que sur le poème vulgaire en lui-même : autrement dit, durant pratiquement tout le livre nous nous trouvons face à une grande recherche « prodromique » à l'étude de la VSA et à la compréhension de son sens. La quantité et l'ampleur des données déployées demanderaient de nombreuses compétences, qui ne peuvent pas, pour ainsi dire, être réunies en un seul critique: c'est pour cette raison que ce compte rendu se limitera, à plusieurs endroits, à reprendre les hypothèses avancées par Perugi, avec quelques observations sur certains points précis ou d'ordre général.
- 3 Les deux premiers chapitres (p. 15-144) affrontent la préhistoire de la légende d'Alexis, qui a comme cadre de référence occidental la réforme grégorienne et l'inspiration ascétique de Pier Damiani, dont la spiritualité est proche de celle d'Alexis à bien des égards, après l'arrivée à Rome de l'archevêque de Damas Serge en 977 et la fondation du monastère dédié à Boniface de Tarse (la ville où Alexis pense se rendre dans certaines vies latines et la VSA) et ensuite aussi à Alexis ; à partir de l'année 981 la diffusion du culte d'Alexis commence et la composition de la vie romaine *BHL* 286 appartient à la même époque. Perugi observe trois traits caractéristiques de cette vie - la mort en solitude, sans en souffler mot à personne, seulement précédée par l'écriture d'une lettre - que l'on peut retrouver ensuite dans les vies des ermites italiens.
- 4 Les origines de la légende d'Alexis dépendent du monachisme syrien et de l'histoire de Mar Riscia, car c'est à ce contexte qu'appartient le refus de la famille qu'Alexis met en œuvre (en fait l'ermitte pouvait vivre sa vocation au sein de sa famille ou après une rupture avec celle-ci) ; à cela se lient d'autres traits des figures de Rabbula († 436), de l'ermitte Marcien († 390 c.) et d'Alexandre l'Acémète, qui ont plusieurs points en commun avec Alexis, et enfin de Jean le Calybite († 450 c.), que la tradition successive fait devenir un saint romain. À tout cela il faut ajouter la légende de sainte Euphémie en raison de la lettre qui suit la mort du saint : dans l'ancienne vie de diffusion espagnole *BHL* 289 (à laquelle Perugi donne le sigle *Md* et qu'il publie de nouveau selon le texte donné par Ulrich Mölk²) le nom d'Alexis manque mais nous y trouvons celui de son père Euphémien, qui constitue un indice de la présence opérative de l'histoire de la sainte (on se souviendra que le trait qui désigne Alexis comme « le fils d'Euphémien » arrive au prologue en prose de la VSA dans le ms. *L*) ; à cet égard, il aurait peut-être été utile de vérifier la diffusion de ce prénom dans le contexte latin de l'époque en question. Quoi qu'il en soit, les caractéristiques de la vie d'Alexis qu'on peut attribuer à l'archétype grec sont très peu : la vie espagnole, très réduite, est la plus proche de cette version, mais sans les traits du subarchétype d'où fondamentalement proviennent les autres textes, parmi lesquels les vies *BHL* 290 (*Ct* selon Perugi³) et 292 (*Sy*⁴) ; cette dernière est bien plus importante pour la genèse de la VSA et pour cela rééditée par Perugi avec un ample commentaire (chap. III, p. 145-192).
- 5 *Sy* provient de la même source du Rythme et le chap. IV lui est entièrement consacré (p. 193-271) : la vie représente un témoignage tardif de cette source, comme le démontrent

les rapports assez étroits entre les deux textes. En effet, le Rythme a introduit en premier plusieurs éléments de la légende d'Alexis qui sont ensuite passés, selon Perugi, dans la VSA, alors qu'en ce qui concerne les points où les caractères de la VSA qui ne trouvent pas de correspondance dans le poème latin il faudra remonter plus en arrière dans la tradition biographique (Md) ou s'adresser à la famille romaine (Ct). En ce qui concerne la strophe d'exorde sur la beauté des temps anciens et le vieillissement du monde, l'auteur du Rythme se serait inspiré d'un *versus* carolingien sur Joseph, qui proviendrait à son tour d'un sermon sur Joseph d'origine syrienne ; mais, si la relation entre les deux textes semble fondée, bien que seulement sur la base de la correspondance d'un syntagme du poème carolingien (v. 1.2 *seculum pulcresceret*) avec le premier vers de la strophe du Rythme (v. 2.1 *Pulchra fuerunt saecula*), on ne peut pas en dire autant pour la conclusion : que ce rapport serait « une preuve irréfutable » (p. 255) de la dépendance de la VSA du Rythme. Perugi considère ces trois textes comme liés en une série, où le déplacement de l'un d'eux dans l'ordre de succession (le Rythme, avant ou après la VSA) produirait effectivement des problèmes, mais bien que le rapport entre Rythme et VSA soit évident, cela n'empêche pas pour autant que l'auteur du premier aurait pu récupérer l'expression du v. 2.1 indépendamment de son antériorité ou pas par rapport à la VSA. Dans ce chapitre on trouve aussi une nouvelle édition du Rythme, avec de nombreuses correspondances de lieux parallèles à la littérature latine médiévale et aux passages de la vie Sy et de la VSA, dans l'ordre chronologique Sy → Rythme → VSA. L'importance que Perugi attribue à cette question (et encore plus dans le chapitre suivant) dépend de la portée qui, à son avis, provient du Rythme de son ancienneté par rapport à la VSA, mais l'argumentation avancée n'est pas, comme nous l'avons déjà dit, particulièrement solide (et le principe, bien qu'acceptable dans son ensemble, selon lequel c'est « le passage du latin au français, et non l'inverse, qui s'affirme comme l'hypothèse la plus économique », avancé à p. 509, ne l'est pas non plus) : par rapport à cette situation, les argumentations de critique interne avancées par Jean Rychner⁵ en faveur de la postériorité du Rythme par rapport à la VSA maintiennent encore une certaine valeur, tout du moins négative, en ce qui concerne la progression Rythme → VSA.

- 6 Le Rythme est encore au centre de l'attention dans le long chap. V (p. 273-417) consacré au « dossier versifié de saint Alexis », que Perugi reconstruit à partir de l'examen de la place occupée par le Rythme dans le ms. Admont, Stiftbibliothek, 664 de la célèbre abbaye autrichienne, où il est suivi par deux autres hymnes qui sont en relation entre eux, tous les trois copiés par une même main, similaire à celle d'autres manuscrits d'origine allemande. Le ms. Admont est un passionnaire composé de deux parties, dont la seconde, plus ancienne, remonte au dernier quart du XI^e siècle (le *terminus post quem* est 1098 [p. 275, 338]), alors que la première partie, où se trouve aussi le dossier d'Alexis, pourrait avoir été rédigée après 1143 (p. 303, 319) ; en ce qui concerne son contenu le codex révèle des rapports avec Rome et Mont-Cassin et s'inscrit dans un dense réseau d'abbayes bénédictines des régions germaniques. Le dossier sur saint Alexis est composé, outre que par le Rythme, par l'hymne *O pater Deus*, qui dans le ms. Admont est placé sous le nom de Léon IX († 1054, pape d'origine allemande) mais selon Perugi il est à attribuer plus probablement à Gerhoch di Reisenberg († 1169) en raison des contacts avec la conception christologique de Gerhoch, qui l'aurait composé entre 1146-1147 et 1155, et par l'hymne *Cives caelistis patriae*, texte très répandu et d'attribution difficile, appartenant à la littérature autour de l'*Apocalypse* (chap. XXI) et au plus vaste domaine des gloses de l'Écriture, qui de la Normandie et de l'Angleterre

arrivent à l'Allemagne méridionale et à l'Autriche. Selon Perugi il est fort probable que les trois poèmes aient été rassemblés par Gerhoch lui-même, dont la pensée théologique révèle des correspondances avec l'histoire d'Alexis, et dans le ms. Admont ils représentent un prologue parfaitement intégré à la vie de saint Alexis qui suit, tout en fournissant pour cette raison une composante de la pénétration de la réforme grégorienne dans les pays allemands ; c'est peut-être Godefroi, abbé d'Admont († 1165), qui a repris les trois poèmes d'un livret indépendant. L'écriture de l'autre témoin du Rythme, le manuscrit Vatican P (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. lat. 828), est plus ancienne que celle du ms. Admont et fait de ce codex une étape précédente du dossier sur saint Alexis, toujours associée à l'Allemagne et à la diffusion de la réforme. En conclusion, le Rythme est un produit de propagande, « l'œuvre d'un auteur allemand en relation très étroite non seulement avec la Curie romaine, mais avec l'abbaye de Mont-Cassin » (p. 415)⁶. La question du « dossier versifié de saint Alexis » est développée en s'appuyant sur une abondante (et à notre avis excessive) collection de digressions, d'analyses et de confrontations codicologiques et paléographiques relatives à d'autres manuscrits ainsi que d'informations tirées des domaines hagiographique et liturgique : elles ont pour but d'attester un réseau de relations entre les abbayes bénédictines des pays allemands de la première moitié du XII^e siècle, relations liées aussi par le culte de saint Alexis et en relation aussi avec la curie romaine, mais tout cela risque de faire perdre de vue au lecteur l'objectif final du discours. En effet, même si nous acceptons l'hypothèse d'une dérivation Rythme → VSA, cette partie apparaît franchement hypertrophique, résultat d'une recherche certainement très détaillée mais qui finalement est plus importante pour l'étude de la diffusion et de l'usage de la légende de saint Alexis dans l'histoire de la réforme grégorienne et de son expansion en Allemagne que pour la compréhension de la formation de la VSA, œuvre qui, ne serait-ce que pour la langue dans laquelle elle a été écrite, doit être placée dans un autre milieu culturel, destinée à un public différent de celui des cours épiscopales et impériales allemandes.

- 7 Dans le chap. VI (p. 419-515) Perugi s'attaque au problème très important de la substitution du nom de la ville de Sis (aujourd'hui Kozan, dans la Turquie sud-orientale) - dans les textes *Alsis*, avec agglutination de l'article arabe - à celui d'Edesse dans le Rythme (v. 106 [p. 224]) et dans la VSA, en particulier à propos de l'époque et des raisons de cette substitution. Perugi a certainement raison à se poser cette question, qui a été négligée par presque tous les autres éditeurs de la VSA (qui ont généralement admis sans plus l'équivalence *Alsis* = Edesse), bien que l'identification correcte d'*Alsis* dans la VSA (où elle se trouve nommée plusieurs fois : v. 86, 93, 113, 158, 382 des éditions Perugi) avait déjà été avancée dans l'édition de Gerhard Rohlfs⁷. Sis émerge à travers l'histoire comme capitale du royaume arménien de la Cilice seulement à la fin du XII^e siècle, tandis que son statut au début du siècle ne semble pas justifier sa présence dans le Rythme au lieu d'Edesse ; toutefois après la première croisade il s'établit un rapport de solidarité religieuse et militaire entre Francs et Arméniens dans un esprit anti-grecque et anti-turque mais aussi pour s'opposer à l'expansionnisme des comtes latins d'Edesse. La suppression d'Edesse dans le Rythme s'insérerait à l'intérieur de ce contexte : son auteur se fait véhicule d'un choix « politique » de l'Église de Rome en faveur de la dynastie roupénide au pouvoir et de l'Église arménienne plus ou moins entre 1098 et 1112-1113. La période la plus probable pour la composition du Rythme va donc de la première croisade à la deuxième décennie du XII^e siècle (p. 419, 459), époque, cette dernière, qui correspond à celle de la rédaction de la section du ms. P où se trouve

le Rythme (bien que cette datation ne soit pas bien soutenue par ce qu'on en dit à p. 414) ; même les fresques des histoires de saint Alexis dans l'église de Saint-Clément à Rome (entre 1099-1102 et 1125-1126) confirmeraient cette période⁸. La situation est bien plus évidente une trentaine d'années après : Edesse tombe en 1144 et cette époque semble également convenir à la composition du Rythme, mais, comme on vient de le voir, l'examen paléographique du ms. *P* amène à choisir la période précédente ; la même argumentation est valable pour la VSA et les années 1112-1114 représenteraient un *terminus post quem* aussi pour le poème français (p. 495). D'autre part, la chute d'Edesse et les événements successifs donnent une grande impulsion à la composition de la VSA, dont le message politique est fondé sur l'entente entre les deux empereurs (c'est-à-dire les deux empires d'Orient et d'Occident) et sur la primauté spirituelle de Rome : les années 1144-1146 peuvent donc être considérées comme meilleur *terminus post quem* pour la rédaction de la VSA dans sa version la plus ancienne (ms. *A*), alors que l'époque de l'élaboration de la version finale (ms. *L* ou *Psautier de Saint-Albans*, qui en principe peut bien avoir le même *post quem* que le ms. *A*) est conditionnée par le problème de la rédaction du cahier alexien, préparé indépendamment du psautier qui le contient et dont la relation qui est depuis longtemps établie avec la recluse Christine de Markyate († 1155) est elle aussi problématique et toujours *sub iudice*. Le message de la VSA sur les rapports entre les pouvoirs temporel et spirituel est plus net que celui du Rythme : le pouvoir temporel descend de Dieu (v. 362) alors que le pape détient une suprématie seulement spirituelle ; la question des deux pouvoirs était largement débattue en Orient et en Occident vers la moitié du XII^e siècle et, selon Perugi, l'auteur de la VSA se placerait du côté impérial, pendant les premières années (1152-1156) du gouvernement de Barberousse (p. 510). Comme on le voit, la conclusion est fort perturbatrice : à partir de cette hypothèse la relation de la VSA avec la Normandie et le monastère de Bec (qui dure à partir de Gaston Paris et qui a été encore tout récemment reproposée par François Zufferey⁹) est annulée et surtout les rapports sont inversés entre *Chanson de Roland* et VSA (la composition tardive de cette dernière aurait été masquée par le maniérisme archaïsant qui la caractérise), bien qu'il s'agit d'une question depuis longtemps considérée comme adjugée.

- ⁸ Le dernier chapitre (p. 517-541) de cette formidable reconstruction historique s'intéresse aux différences entre le Rythme et *Sy*, différences qui obligent à faire une analyse de la stratification de la vie par rapport au Rythme et aux vies romaines à partir des interventions de l'auteur de sa source. Les traits de *Sy* que l'on ne retrouve pas dans le Rythme (ni d'ailleurs dans la VSA) révèlent des aspects intéressants par rapport à sa collocation géographique et politique à l'intérieur du milieu germanique et philo-impérial, comme le suggère aussi une version en moyen haut-allemand qui coïncide largement avec celle-ci : *Sy* aurait été donc composée elle-aussi en milieu allemand au XII^e siècle, comme le pensait déjà son ancien éditeur Hans Ferdinand Massmann¹⁰. Avec ces précisions sur *Sy* se termine cette longue section sur la « préhistoire » de la VSA, où l'on regrette surtout l'absence (comme déjà en partie dans Perugi 2000) de quelque support d'information moins détaillée et/ou plus simplifiée, qui aurait permis à un lecteur non parfaitement ajourné sur les vicissitudes compliquées de la légende de saint Alexis de dissiper ses doutes ou de récupérer rapidement ses points de repère dans le discours, comme par exemple des renseignements de caractère général sur les textes hagiographiques cités (et qui n'ont pas forcément une renommée universelle), en particulier sur les vies de l'*homo Dei* et de leur rapport avec *Alexis* ; ou bien il aurait été intéressant d'avoir un schéma des vies

latines avec origine, datation, relations, etc. (on trouve un tableau des vies manuscrites [p. 7], peu utile et pas très clair pour les non-initiés), ou encore des tableaux ordonnés chronologiquement sur les facteurs en jeu, aussi pour les différentes questions ou situations historiques¹¹. En outre, l'exposition de ces dernières est souvent caractérisée par l'accumulation de données, avec une structuration des arguments pas toujours claire ou pas toujours identifiable sans équivoque (il y a une hiérarchie des parties de l'exposition seulement par le biais de paragraphes en caractères plus petits, pour des informations de détail ou accessoires) et avec une direction des démonstrations parfois pas trop évidente. On doit toutefois ajouter que cette partie sera certainement très utile pour une nouvelle édition de la VSA, qui veuille enfin doter ce texte extraordinaire d'un commentaire à la hauteur de son importance littéraire et historico-culturelle¹² et qui pourra largement exploiter la recherche de Perugi ainsi que l'ample bibliographie d'éditions et d'études (p. 643-726) qui la soutiennent.

- 9 C'est à partir du chap. VIII (p. 543-565) que commence la partie consacrée exclusivement à la VSA et qui débute en mettant en relief la forte présence de culture latine dans le poème, et en particulier selon la variante de ce « maniérisme » bien illustré par Ernst Robert Curtius¹³. L'auteur de la VSA est imprégné de culture latine et plusieurs lemmes sont mis en cause (quelques-uns déjà observés aux p. 192-202, sous un titre inexact¹⁴) ; ils sont accompagnés par une ample documentation lexicographique et sont à évaluer dans l'économie générale du texte critique de la VSA. L'un des aspects les plus évidents de ce maniérisme est la *tmèse*, présente dans les styles les plus élevés du latin classique et Perugi en dresse une utile histoire dans l'Antiquité et le Moyen Âge. La *tmèse* est applicable aux v. 116 (*des-... mudede*) et 143 (*dis-... predethe*) de la VSA, mais on peut en élargir la portée dans d'autres cas (v. 172, 400, 448) : il s'agit d'une hypothèse séduisante et conforme au maniérisme de l'auteur, même si on a donné d'autres solutions pour les lieux intéressés¹⁵. Nous ajoutons à cela l'excellente résolution du problème du v. 475 (p. 556-557 et dans le texte à p. 633), qu'il faut relier, par-delà de l'*hyperbate*, au v. 473 (comme déjà spécifié dans Perugi 2000).
- 10 La révision du texte critique de Perugi 2000 mise en œuvre dans le chap. IX (p. 567-615) commence par l'identification du Rythme et de Sy comme sources de la VSA, avec la conséquente revalorisation des leçons du ms. A, plus voisines au modèle latin et donc à adopter dans le texte ; par contre, comme il a déjà été déclaré dans Perugi 2000, p. 90 et par la suite, le ms. L serait un « manuscrit-réceptacle » et en même temps le « meilleur » manuscrit dans la mesure où il accueillerait une quantité majeure de *lectiones difficiliores* et présenterait aussi une configuration formelle (en particulier graphique) qui répondrait bien à la « forgerie archaïsante » (p. 13) mise en place par la Curie romaine pour des raisons politiques. Les nouvelles considérations de Perugi sont développées en relation avec deux travaux récents de F. Zufferey¹⁶, qui sont eux-aussi très intéressants pour l'histoire du texte de la VSA. Perugi est d'accord avec Zufferey à propos de la thèse générale sur la genèse de la VSA et de l'évaluation du ms. L, mais il se distingue par plusieurs aspects, notamment en refusant de considérer la VSA comme œuvre achevée dès le début et dont les textes des mss. AP représenteraient donc des versions réduites et en refusant aussi les localisations effectuées par Zufferey sans tenir compte de la distinction entre traits linguistiques de l'originale et traits des copistes (mais il faut reconnaître qu'il s'agit d'analyses objectivement complexes, qu'on ne peut plus effectuer avec la sereine procédure que G. Paris avait mise en œuvre dans son intemporelle édition). Perugi aborde ensuite l'analyse des séquences depuis toujours problématiques du texte - la double rédaction des strophes 48-49 dans le ms. A ;

l'insertion des strophes 51-52 et 84, 87, inconnues au ms. A ; la question (ouverte depuis Wendelin Foerster) des strophes 108-110 et 123-125, qui constituent les deux fins de la VSA - et confirme le caractère *in progress* ou bien « stratigraphique » de la tradition de la VSA, déjà établi dans Perugi 2000 : les mss. AP présentent la version la plus proche du Rythme et donc la plus ancienne, mais c'est le ms. L qui offre le résultat obtenu avec le dernier des « auteurs-éditeurs » (p. 603) qui sont intervenus dans la composition du poème. L'édition reste donc fondée sur le ms. L (comme déjà Perugi 2000, à l'exception de quelques leçons du ms. L ou plus rarement d'autres témoins adoptées dans le texte critique), version qui rassemble le nombre le plus élevé de « facteurs dynamiques » (c'est-à-dire de lieux du texte qui mettent en marche un « mouvement complexe et organique, caractérisé par une dispersion suffisante » [p. 605] de la tradition), qui se trouvent quand même aussi dans le ms. A ; ce dernier devra toutefois être préféré quand les autres témoins s'abandonnent à une révision banalisante ; finalement, l'ensemble de la situation est encore compliqué par le régime de double rédaction constitutif de la VSA. Cependant ce choix reste - comme, une fois de plus, déjà dans Perugi 2000 - en partie, mais aussi nécessairement, incohérent, en tant qu'édition du « manuscrit-réceptacle » L, témoin par ailleurs avec d'habitudes contradictoires (Perugi 2000, p. 129)¹⁷ et produit par le premier éditeur (dans le sens moderne) de la VSA (Perugi 2000, p. 133), et en même temps reconstruction du/des texte(s) qui viennent avant lui et qui pour cette raison y greffent les leçons à préférer. On peut se poser la question si une édition synoptique (sans concessions aux éditeurs de la « mouvance »), inconcevable selon l'hypothèse de Zufferey d'une VSA déjà complète dès le premier archétype mais théoriquement plausible selon la conception de Perugi, pourrait donner une contribution significative, au-delà de celle, purement servile, de donner seulement des « pre-textes » épurés des leçons venant des révisions et donc à refuser.

- 11 L'édition (p. 617-642), comme déjà Perugi 2000, renonce à un appareil exhaustif (choix tout à fait raisonnable, compte tenu de la disponibilité d'éditions diplomatiques et interprétatives de tous les témoins) en faveur de deux appareils sélectifs : l'« appareil génétique » des leçons différentes de celles du ms. L et retenues plus antiques et l'apparat des leçons refusées du ms. L avec les différences par rapport au texte de Perugi 2000. Il s'agit de deux outils incontestablement très utiles, mais que l'on aurait dû imprimer en bas de page, car la solution expéditive de les placer à la suite du texte (comme cela se passe malheureusement dans pas mal d'éditions critiques) se révèle finalement une forme de dissuasion à les consulter. Le texte critique adopte les mêmes critères typographiques de Perugi 2000 (p. 162-164 : retraits de lignes et caractères normaux ou plus petits, avec italique éventuel), que l'on aurait pu mentionner ici aussi.

NOTES

1. *La Vie de Saint Alexis*, éd. critique M. Perugi, Genève, Droz, 2000 (« Textes littéraires français », 529).
2. Ulrich Mölk, « Die älteste lateinische *Alexiusvita* (9./10. Jahrhundert). Kritischer Text und Kommentar », *Romanistisches Jahrbuch* 27, 1976, p. 293-315.

3. Perugi 2000, p. 10.
4. Parce qu'elle situe l'action sous le pontificat de Syricius (p. 149), pape de 384 à 399.
5. Jean Rychner, « La Vie de saint Alexis et le poème latin *Pater Deus ingenite* », *Vox Romanica* 36, 1977, p. 67-83 (puis dans *Id.*, *Du Saint-Alexis à François Villon. Études de littérature médiévale*, Genève, Droz, 1985, p. 21-37). Une position moins nette dans Perugi 2000, p. 58-59.
6. Au début du chap. VI qui suit (p. 420), alors que le *terminus post quem* du dossier sur saint Alexis est établi, comme on l'a vu, en 1146-1147 (dans le texte « 1246-1247 » par une coquille), Perugi dit que celui de la composition du Rythme serait 1088, année de la mort de Benno, évêque d'Osnabrück, dont on parle lors d'une consécration faite en 1064 dans le même feuillet du ms. P où commence le Rythme. Mais on ne comprend pas comment la mort de Benno puisse être considérée un *terminus* pour le Rythme (qui par ailleurs est daté en 1098 dans le résumé qui précède, comme après), pour lequel il n'existe pas un *post quem* déterminé.
7. *Sankt Alexius. Altfranzösische Legendendichtung des 11. Jahrhunderts*, éd. G. Rohlf, Tübingen, Niemeyer, 1968, 5^e éd., p. 39.
8. Mais on ne comprend pas comment l'évocation du style byzantin des peintures puisse avoir des relations avec la question débattue ici et le rapprochement entre la cuirasse que les nobles romains portent dans les fresques et la *brunie* que dans la VSA Alexis aurait dû porter selon ce qu'en dit son père est aussi exagéré (p. 457-459).
9. Voir ci-dessous.
10. Mais les limites dans lesquelles Perugi (p. 537) place la composition de Sy (entre 1180, *post quem* de la vie en ancien allemand, et 1187, conquête de Jérusalem par le Saladin) ne sont pas justifiées de façon adéquate.
11. Un bon exemple d'outils semblables : le dossier en appendice à l'article de L. J. Engels, *The West European Alexius legend...*, dans *The Invention of Saintliness*, éd. A. B. Mulder-Bakker, London – New York, Routledge, 2002, p. 93-144, aux p. 125-137.
12. Dans le sillage de celui de Perugi 2000, p. 197-264.
13. Ernst R. Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, P.U.F., 1956, p. 331 sq. et 473.
14. « Les latinismes dans le rythme '*pater deus ingenite*' », mais il s'agit de latinismes (*gemme, mune, espece*) de la VSA.
15. Une proposition alternative du v. 116 a été avancée par G. Giannini, « Tmesi e Saint Alexis: un nuovo "fattore dinamico"? », dans *Lectio difficilior*, a cura di C. Bologna e S. Conte, Roma, Edizioni Nuova Cultura, 2005, p. 87-102 (qui ne se trouve pas dans la bibliographie de Perugi), qui suppose une leçon **Tes* en fonction d'adverbe ('à tel point') dans l'archétype, construction *difficilior*, avec la chute éventuelle de la consonne initiale (non réalisée dans le manuscrit).
16. François Zufferey, « La tradition manuscrite du Saint Alexis primitif », *Romania* 125, 2007, p. 1-45 ; *Id.*, « Archéologie alexienne : le scriptorium de Saint Albans », *Romania* 128, 2010, p. 1-28.
17. Comme l'avait remarqué aussi Madelaine Tyssens, « Saint Alexis : deux éditions récentes », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 121, 2005, p. 575-589, à la p. 588.

INDEX

Thèmes : Vie de saint Alexis

AUTEURS

WALTER MELIGA

Université de Turin